

L'anthropologie au Canada

Asen Balikci

Volume 5, numéro 3, 1981

La dérision des pouvoirs

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/006058ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/006058ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Balikci, A. (1981). L'anthropologie au Canada. *Anthropologie et Sociétés*, 5(3), 170–172. <https://doi.org/10.7202/006058ar>

DÉBATS

L'ANTHROPOLOGIE AU CANADA

« Conscience et recherche : l'ethnologie et la réalité canadienne ». Conférence tenue du 29 mars au 1er avril 1981 à Spenser Hall, London, Ontario et patronnée par la Société Canadienne d'Ethnologie, le Musée National de l'Homme, le Conseil de Recherches en Sciences Humaines du Canada et l'Université de Western Ontario. Une trentaine d'anthropologues culturels y participaient représentant la branche principale de notre discipline. Étaient exclus les préhistoriens, les ethnolinguistes et les anthropologues physiques.

L'objectif de la conférence était l'examen des accomplissements historiques de la discipline anthropologique, son état actuel et ses promesses d'avenir, le tout en relation avec la réalité canadienne, bilingue et multi-ethnique. Une vingtaine de communications prétendaient faire le point sur l'anthropologie au Canada, « coast to coast », en se posant le problème grave de la signification de la recherche et de l'action anthropologique dans notre pays. L'anthropologue est-il compris par le public ? L'anthropologue qui représente la discipline centrale des sciences sociales a-t-il un message particulier à proposer et si oui son message exprime-t-il une spécificité canadienne ? Les débats se sont déroulés dans une atmosphère lourde et franchement pessimiste et dès le début ont laissé percevoir la position périphérique de l'anthropologie canadienne par rapport aux grands centres intellectuels du monde occidental.

Le témoignage de l'histoire est clair. Les célèbres tribus indigènes qui occupent une place privilégiée dans la littérature classique ont été étudiées par des chercheurs américains ou européens. Boas à partir de l'Université Columbia avec ses disciples parmi les Indiens de la côte ouest, Rasmussen et Birket-Smith à partir du Danemark chez les esquimaux du centre; Speck chez les Algonquins ou Osgood chez les Athabaskans. Ces chercheurs venaient au Canada faire leur terrain et repartaient avec leurs collections qui enrichissent actuellement les grands musées de New York ou Copenhague. Face aux apports étrangers, un nom et une institution de la première époque sont à retenir : Marius Barbeau. Il a publié plus de 100 livres et 1,000 articles sur une multiplicité de thèmes : folklore québécois, mats totémiques et structures claniques des indiens de la côte ouest, linguistique iroquoise, etc. Il œuvra dans le cadre du Musée National du Canada qui, dès le début du siècle, s'efforça de constituer un fond sur les cultures indigènes du pays.

Dès le début des années 60, on assiste à la création de plusieurs départements d'anthropologie dans les universités canadiennes. C'est l'âge d'or de la discipline : on lui prête des pouvoirs nouveaux, on aime son relativisme, sa vocation internationale, sa capacité de formuler des généralisations d'application universelle. On l'oppose à la théologie et la philosophie. On en fait une idéologie optimiste adaptée à la nouvelle expansion capitaliste dans le Tiers Monde.

C'est à ce moment que se révèle de nouveau la position périphérique du Canada. Les nouveaux départements sont obligés de recruter le gros de leur personnel enseignant à l'étranger. Les institutions anglophones recrutent aux États-Unis, les institutions francophones en Europe. Cette situation crée le contexte actuel du discours anthropologique et pose le problème grave de la canadianisation et québécoisisation des sciences sociales. Près de 300 anthropologues sociaux enseignent au Canada présentement; 55% ont obtenu

leur doctorat aux États-Unis, 26% seulement au Canada, le reste en France et en Angleterre. Il va de soi que ces chercheurs se réfèrent aux problématiques apprises dans leurs universités d'origine. Ils citent les spécialistes auprès desquels ils ont fait leurs études. En conséquence, les anthropologues canadiens se citent très rarement les uns les autres. Tout se passe comme si les anthropologues canadiens, individuellement ou en petits groupes se trouvent à la périphérie de réseaux internationaux dont les épicentres coïncident avec les grandes métropoles intellectuelles françaises, américaines ou anglaises. Les échanges intellectuels ont lieu de préférence entre les épicentres eux-mêmes, entre les épicentres et la périphérie mais très rarement entre les unités marginales. Le moyen le plus simple d'accéder au cœur des réseaux est de publier dans les revues internationales. C'est ce que de nombreux anthropologues canadiens essayent de faire. Finalement l'importance de l'œuvre d'un anthropologue peut être « mesurée » en comptant le nombre de fois qu'il est cité dans les revues internationales. Il existe même un index des auteurs cités qui porte sur une dizaine de revues jugées essentielles. Alors que Claude Lévi-Strauss est cité plus que 1,400 fois dans ces revues, l'anthropologue canadien le plus cité ne l'est que trois fois. Cette différence numérique exprime avec force la distance qui sépare l'épicentre intellectuel de la périphérie locale.

Contrairement à ce que l'on pourrait s'attendre, même le secteur audio-visuel exprime cette relation de domination. Une enquête par questionnaire distribuée à tous les ethnologues canadiens confirme que la grosse majorité des films d'intérêt sociologique utilisés dans l'enseignement de l'anthropologie au Canada sont d'origine américaine. Sur 149 films de cette catégorie indiqués par les anthropologues canadiens comme les meilleurs du point de vue qualité et possibilité d'utilisation intelligente, 119 sont d'origine américaine et seulement 16 sont canadiens dont 9 produits par l'Office National du Film. Cette différence est vraiment étrange quand on considère le grand nombre de films produits par l'ONF sous la rubrique sciences sociales. La grande tradition canadienne du documentaire sociologique n'a pas sa place dans nos salles de cours.

Quand on examine la situation de l'anthropologie au Québec, on découvre une véritable prolifération de titulaires des diplômes supérieurs de maîtrise et de doctorat. Ils étaient 5 en 1960; ils sont 330 en 1981. Ils sont employés dans le secteur académique ou dans des domaines divers du secteur appliqué. Les régions et thèmes de recherche sont variés : études de communautés, études régionales, recherches sur les procès de développement locaux, les procès de l'industrialisation, l'anthropologie de la santé, droits territoriaux des autochtones, organisation familiale, culture de la pauvreté, etc. On remarque vite les sujets négligés : rien sur les anglophones au Québec; presque rien sur les groupes ethniques et les relations interethniques. C'est là une lacune énorme quand on considère l'importance de l'ethnicité dans notre province.

D'autre part, on peut constater que bon nombre de recherche très intéressantes dans leur conception initiale, permettent l'accumulation d'une grande quantité de données empiriques mais n'aboutissent pas à une synthèse finale et définitive. La recherche anthropologique souffrirait de l'inachevé.

Quant aux cadres conceptuels utilisés, on remarque un net déplacement. Encore au début des années soixante on empruntait à Chicago la problématique fondamentale : le Canadien français est-il un paysan rustique ou un citadin raffiné ? Vingt ans après, cette question, grosse et lourde, est remplacée par la valse des célébrités : Althusser, Michel Foucault, Lévi-Strauss, Maurice Godelier, Julia Kristeva... Se succèdent en ligne : structuralisme première manière, matérialisme critique – vulgaire – historique – écologique – scientifique – culturel, suivis du structuralisme deuxième manière qui à son tour aboutit à l'apothéose du marxisme structurel. Une version locale : les « marxéux ». On est loin de la tradition établie par Marius Barbeau. La nouvelle anthropologie québécoise s'élève, grandit, dans un élan désespéré de s'internationaliser, sortir de sa position périphérique et essayer de rejoindre coûte que coûte le centre du réseau. Sans doute les

célébrités sont fréquemment citées au Québec, mais les anthropologues québécois le sont-ils à Paris ?

La situation québécoise a son pendant au Canada anglais où les anthropologues essayent de se brancher sur tel ou tel réseau américain. Manuels de base, hypothèses de travail, publications spécialisées, méthodes d'enquête, théories nouvelles voyagent dans la direction nord-sud. Les données empiriques sont publiées au Canada avec l'aide financière d'organismes locaux; les synthèses explicatives aux États-Unis ou en Angleterre. Pourtant, les subsides de recherche sont nombreux et importants, à tel point que souvent on a l'impression que les fonds cherchent client. Organismes fédéraux, institutions provinciales, agences diverses, et récemment les associations d'autochtones multiplient les sources de financement. Vue de dehors, l'anthropologie canadienne se porte fort bien : des départements académiques bien organisés, d'excellents programmes d'études, un personnel enseignant de qualité, une population étudiante motivée sinon laborieuse, des projets de recherche tout à fait d'avant-garde... Vue de dedans on découvre rapidement ses limites de jeunesse. Malgré la générosité des pouvoirs publics, l'anthropologie au Canada n'a pas eu le temps de mûrir, de développer sa problématique propre, un style de recherches original, un discours spécifique et distinct. Il faut du temps pour ces choses et c'est aux étudiants maintenant de renouer avec la tradition de Marius Barbeau.

Asen Balikci
Département d'anthropologie
Université de Montréal

RÉPONSE À YVAN SIMONIS

En lisant la note ethno-musicologique consacrée par Yvan Simonis à mon texte intitulé *Le sol américain : propriété ou terre-mère*¹, j'imaginai l'Iroquois de sa chanson devant le tréteau des contorsionistes ou des prestidigitateurs; on ne sait plus très bien qui prête à l'autre, des Indiens actuels ou passés, des Européens de jadis ou de moi qui écrivais en 1980. Je me disais aussi que si l'on entend s'engager dans une réflexion historique, il conviendrait peut-être de dépasser ce genre de volutes faciles, dont il nous avait jusque-là été donné d'entendre des échos à peine plus lourds dans les casernes et les parlements.

Yvan Simonis a certes raison de rappeler que, sur le front du débat philosophique européen, l'Indien n'a jamais tenu d'autre rôle que celui de la *vedette américaine*. Nous savions tous aussi, et ce depuis un bon moment déjà, que la référence au *bon sauvage* y a fait partie de l'arsenal visant à déstabiliser un vieux régime. À ce titre, elle doit être rapprochée de la gracieuse image du *grec rationaliste* cher aux gens de la Renaissance. Mais on ne tarda pas à comprendre comment de telles références pouvaient très bien se retourner contre ceux-là mêmes ayant rêvé, un moment, d'y ancrer leur légitimité. Et pour éviter que l'adversaire ne fasse main basse sur de telles machines de guerre, comme l'œuvre du jésuite Lafitau avait pu le laisser craindre, on confia à la science le soin de les débarrasser de toutes possibilités d'émanations susceptibles de contaminer l'ordre

¹ Y. Simonis, « Entre les amérindiens et nous, tant de débats du 18^e siècle », *Anthropologie et Sociétés*, 1981, vol. 5, no 1: 240-242.